

THE NEAR, THE LOW, THE COMMON
BY MATHIEU BUARD AND JOEL RIFF

The near, the low, the common is a concept that Sylvain Couzinet-Jacques borrows from Emerson in a speech : American Scholar (1837), a manifesto that would reform American literature by forging a whole culture through attention to the familiar, the insignificant, the usual. This is how the new continent would break with the old world.

The rioters, the storm, silence.

The landscape is there, but distant.. And with this distance the horizons and deserted scenes of Sylvain Couzinet-Jacques' photographs emerge on the surface coated with colours.

Engaged with this immersive reflection, the images fix an anxiety. The coming crisis? The difficulty of existing on the surface? The latent of the event? The atmosphere is crumpled, stormy, smothered in shady chromatic aberrations. Everything is slowed down.

Then what appears in these images seems familiar, already seen, even mended: settings of what is lost, classic photographed entropies, which make up the specific vocabulary of an anticipation of the distant, new. The ensemble determines a mental wandering, a course without a gap between America and Spain. The places cancel each other out.

Sylvain Couzinet-Jacques captures an urban decay . Never a city centre. For it is the margins that concern him. If the edge of territories remains a recurring motif, the border of the visible is constitutional. Too dark, too light, too grey, his photographs slow down the immediacy of recognition in order to keep us closer to them and prolong the flirtation. The extravagance of a luminosity that

the photographer uses to make the duration of the embrace more elastic. The images rouse the eye. There is something of a restless seduction.

In the foreground, these troubled clouds stagnate in front of the scene. Underneath these specific filters, the surface of the printed paper is greyed out. Uncertainty of the visible.. Multiple speculations, the symptom of a crisis and the difficulties of grasping what is happening.

Crowds, movement, attention, the overexposures would be as many thieves, offences and would disturb the perception. Unwanted filters then? On the contrary, as a reinforcing and strategic support, Sylvain Couzinet-Jacques prevents the riot of the banal, thwarts the crisis of a failed perception by distilling in successive layers the visual tools that, with attention to sensitive devices, accompany the viewer.

The distant, the high, the specific.

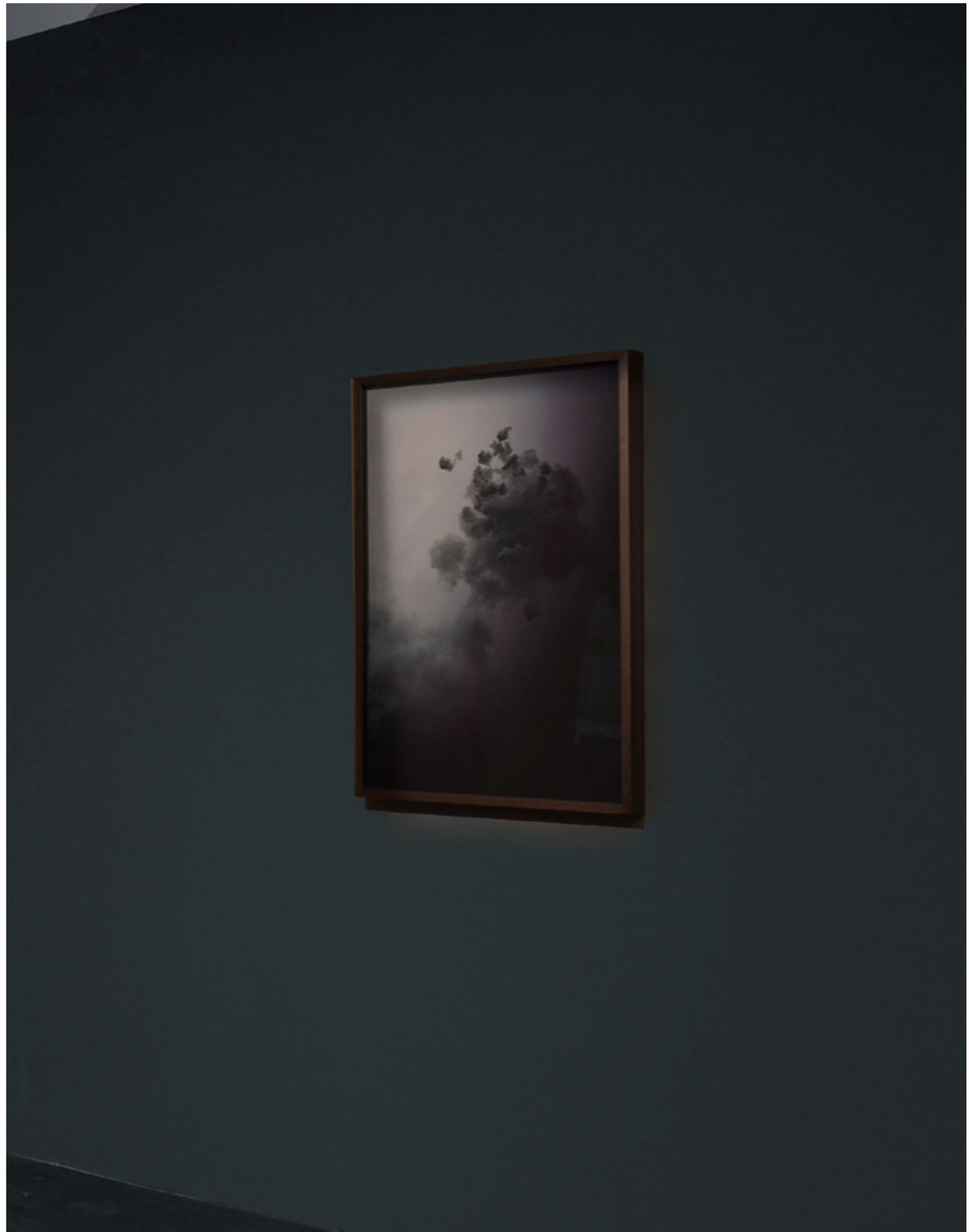
And from the outset, Sylvain Couzinet-Jacques upsets the appreciation of this first exhibition, by crumpling the inaugural photograph. The crisis has finally passed. Then the rest of the circulation develops soberly as a mural score. The irregular panorama fragments an impossible West, where nothing is localized: everything is too far, too high, too specific.

The disjointed, uncluttered horizontality of the installation of classical photographs protected by these tinted decoys, UV and blush, sustain the gaze. Never mind. The architectural rejects of irradiated Spain, like the parched emptiness of this broken America, speak of the paradox of a clear abandonment.

Listening to the artist, to reach the heart of his subject, it must be broken.

2014 Mathieu Buard & Joël Riff
The near, the low, the common
Galerie Particulière, Paris







THE NEAR, THE LOW, THE COMMON
PAR MATHIEU BUARD ET JOEL RIFF

The near, the low, the common est une formule que Sylvain Couzinet-Jacques emprunte à Emerson dans un discours, *American Scholar* (1837), manifeste qui reformera la littérature américaine en forgeant une culture entière par l'attention portée au familier, à l'insignifiant, à l'habituel. C'est ainsi que le nouveau continent aurait rompu avec le vieux monde.

Les émeutiers, l'orage, le silence.

Le paysage est là, mais lointain. Et c'est avec cette distance qu'affleurent sur la surface pelliculée de couleurs les horizons et scènes désertées des photographies de Sylvain Couzinet-Jacques. Éprises de ce reflet immersif, les images fixent une inquiétude. La crise à venir ? La difficulté d'exister à la surface ? Le latent de l'événement ? L'atmosphère est froissée, orageuse, étouffée des ombrageuses aberrations chromatiques. Tout est ralenti.

Alors ce qui apparaît dans ces images semble familier, déjà vu, repris même : décors de ce qui est perdu, entropies classiques, photographiées, qui constituent le vocabulaire spécifique d'une anticipation sur les lointains, nouveaux. L'ensemble fixe une déambulation mentale, parcours sans écart entre l'Amérique et l'Espagne. Les lieux s'annulent.

Sylvain Couzinet-Jacques capte une déliquescence urbaine. Jamais de centre-ville. Car ce sont bien les marges qui le concernent. Si la lisière des territoires demeure un motif, récurrent, la frontière du visible elle, est constitutionnelle. Trop sombres, trop claires, trop grises, ses photographies freinent l'immédiateté de la reconnaissance pour nous retenir davantage auprès d'elles, et prolonger le

flirt. L'extravagance d'une luminosité que le photographe emploie afin de rendre plus élastique, la durée de l'étreinte.

Les images ameutent le regard. Il y a quelque chose d'une séduction inquiète. En premier plan, ces nuages troubles stagnent devant la scène. Audessous de ces filtres spécifiques, la surface du papier impressionné est grisée. Incertitude du visible. Spéculation multiples, symptôme d'une crise et des difficultés de saisir ce qui advient. La foule, le mouvement, l'attention, les surexpositions seraient autant de malfrats, d'infractions et troubleraient la perception. Filtres indésirables alors ? Par renfort au contraire et comme appui stratégique, Sylvain Couzinet-Jacques empêche l'émeute du banal, déjoue la crise d'une perception manquée, en distillant par nappes successives les outils visuels qui, attention portée aux dispositifs sensibles, accompagnent le spectateur.

The distant, the high, the specific.

Et d'emblée, Sylvain Couzinet-Jacques bouscule l'appréciation de cette première exposition, en froissant le cliché inaugural. La crise est passée, finalement. La suite de la circulation se développe alors sobrement, en une partition murale. Le panorama irrégulier fragmente un grand ouest impossible, où rien ne fait localisation : tout est trop loin, trop haut, trop spécifique.

L'horizontalité décosue, dégagée, de l'installation des photographies classiques protégées par ces leurres teintés, d'UV et de fards soutiennent le regard. Rien n'y fait. Les rebuts architecturaux de l'Espagne irradiée comme le vide desséché de cette Amérique rompue disent le paradoxe d'un abandon net. L'image à l'abri, l'esclandre en surface, le sujet au repos.

À écouter l'artiste, pour atteindre le cœur de son sujet, il faudra le briser.

2014 Mathieu Buard et Joël Riff
The near, the low, the common
CP Galerie Particulière, Paris



